

## Rupture, secret, oubli: le mal d'archive dans *les Hommes libres* d'André Paradis (2006)

Tina Harpin \*

**RÉSUMÉ:** Cet article montre que *Les Hommes Libres* d'André Paradis est une réécriture contemporaine de l'histoire torturée de la famille aux Amériques et explique comment ce roman polyphonique invite à réfléchir à l'idée d'archive et au problème de la non reconnaissance des liens familiaux. En remontant les pistes intertextuelles de ce récit de quête et d'enquête entre la France et la Guyane, nous analysons le palimpseste à l'œuvre dans cette fiction qui renouvelle la réflexion sur l'identité, la transmission et l'écriture.

**Mots-clés:** littérature des Amériques; intertextualité; archive; mémoire; esclavage.

Dans les anciens territoires colonisés des Amériques, comment parler sans gêne de legs, de transmission, de famille ? Le massacre des Indiens, la colonisation, l'esclavage, la traite négrière et la déportation de travailleurs engagés ont marqué les histoires familiales faites de séparations, migrations, disparitions, viols, usurpations, et ce, malgré les révoltes et les résistances. Les brûlures de l'Histoire aux Amériques ont ainsi particulièrement atteint la structure familiale, le rapport au nom, et la reconnaissance du lien du sang. En outre, les traumatismes ont été et sont parfois encore couverts par le discours de l'idéologie coloniale qui récupère la métaphore familiale pour défendre des principes souvent excluants, racistes et eugénistes<sup>i</sup>. La littérature américaine s'est intéressée aux bouleversements historiques subis par les individus et leurs familles, et aux troubles de la transmission. De nombreux écrivains ont réfléchi à la coupure d'avec les origines que constitue le « passage du milieu » (*middle passage*)<sup>ii</sup> et beaucoup ont problématisé le rapport au temps perturbé qu'induit le trouble de la filiation, la perte de l'origine. L'absence de transmission et le manque de documents, le silence et l'oubli sont des sujets récurrents de cette littérature qui fait ainsi fréquemment office d'archive, particulièrement au XX<sup>e</sup> siècle, lorsque se trouvent contestés de plus en plus ouvertement les récits dominants ou « récits de maîtres » (*master narratives*) qui n'accréditent qu'une version de l'histoire du continent.

La famille est de fait un thème privilégié pour les auteurs américains qui tentent de pointer les failles de l'histoire officielle. Plonger le lecteur dans l'intimité (fictive ou non) de familles a souvent pour effet une révélation : il s'agit de dévoiler une histoire différente de celle connue, de nommer, de faire apparaître des logiques de filiation cachées ou nouvelles, et aussi de mettre au jour les vérités tues, particulièrement les tabous qui ont trait à la sexualité et à la question de la race (HARPIN, 2013). André Paradis est de toute évidence l'héritier des romanciers qui ont abordé le passé de l'esclavage aux Amériques et les traumatismes des ruptures intrafamiliales. Son roman *Des Hommes libres* (PARADIS 2005)<sup>iii</sup> porte sur la non (re)connaissance des origines et réécrit ce sujet de façon intéressante en plaçant au cœur du texte la question de l'archive. Né en 1939 dans la région parisienne, ce professeur agrégé d'anglais, installé en Guyane depuis 1966, est l'auteur de cinq romans et recueils de nouvelles ancrés en Guyane. Il a reçu le prix Carbet des lycéens pour *Des Hommes libres* en 2006. L'œuvre saluée par la jeunesse aborde les problèmes d'identité et de mémoire à travers l'histoire de Thibaut de Montier, jeune « métropolitain »<sup>iv</sup> né mulâtre dans une famille blanche parisienne. Ce dernier, du fait de sa différence, cherche depuis son enfance le secret

---

\* Maître de conférences en littérature comparée. Université de Guyane, Cayenne. Agrégée de Lettres modernes et docteur en littérature comparée, Tina Harpin est maître de conférences à l'Université de Guyane. Elle étudie l'écriture de l'histoire et la notion de communauté dans les littératures africaines et américaines anglophones et francophones. Auteure de plusieurs articles, et co-directrice de *Postcolonial Studies : modes d'emploi* (PUL, 2013), elle a aussi contribué à des ouvrages tels que *Le Dictionnaire universel des créatrices* (PUB, 2013) et *Corps écrit, corps écrivain, le corps féminin dans les littératures francophones d'Amérique* (Peter Lang, 2015).

de son origine que tout le monde au sein de sa famille s'accorde à penser étrangère. L'expérience du rejet et du non-dit vécue par ce personnage se trouve alors intimement associée dans le récit, à l'histoire même de la Guyane, terre méconnue et oubliée de France.

Plus que toute autre colonie française, la Guyane fait effectivement figure d'enfant mal aimé de la « mère Patrie ». On la renvoie à l'image négative de l'Enfer vert, du bagne, ou des déboires de la ruée vers l'or (LE PELLETIER, 2014 ; MAM LAM FOUCK 2002). En ce sens, son histoire pleine de « désastres » est confrontée à ce que Derrida appelle les « archives du mal », « dissimulées ou détruites, interdites, détournées, “refoulées” » (DERRIDA, 1995, 1). Cet article tâchera d'expliquer comment le roman d'André Paradis manifeste le « mal d'archive », et montrera pourquoi ce récit émaillé de références aux livres en général et aux textes littéraires en particulier, semble adopter un parti-pris anti-familialiste.

### **Le roman américain et le mal d'archive**

Dans son essai intitulé *Mal d'archive, impression freudienne*, Derrida réfléchit à la façon dont l'archive soulève le problème du mal radical et considère la théorie psychanalytique de Freud comme une théorie de l'archive (répression, répétition, refoulement...). Certes, les *Hommes libres* d'André Paradis n'évoque pas le mal sous sa forme la plus effroyable pas plus qu'il n'exprime une angoisse métaphysique rattachée au mal d'archive. C'est un roman réaliste parfaitement rationnel et sans excès, distinct en cela des traditions gothique et grotesque dans lesquelles s'inscrivent la plupart des fictions ayant pour thème le désordre familial, la rupture entre générations ou les aberrations de la transmission<sup>v</sup>. Néanmoins, à l'instar de bien des romans américains, ce roman rapporte le mal produit par la colonisation et l'esclavage et pose le double constat d'un défaut d'archive et d'une passion pour celle-ci, ce qui nous renvoie aux propositions de Derrida pour penser cette notion. Le mal d'archive impliquerait selon le philosophe un trouble et une contradiction : d'abord parce que l'archive est une reconstitution, puis parce que, « désir compulsif, répétitif, et nostalgique, désir irrépressible de retour à l'origine », la pulsion qui produit les archives est aussi celle qui les détruit. En effet, la « destruction anarchivante appartient au processus de l'archivage et produit cela même qu'elle réduit, parfois en cendres, et au-delà » (DERRIDA, 1995, 26 ; 142 ; 146). Le philosophe rappelle en outre que le mot « archive » vient du terme grec *arkhè* qui signifie à la fois commencement et ordre, et du mot *arkheion* qui renvoie au domicile des magistrats dits « archontes ». Ainsi, consigner, assigner à un lieu et dire la loi sont intrinsèques à la logique de l'archive qui se distingue par là de la mémoire et de l'anamnèse « en leur expérience spontanée, vivante et intérieure » (DERRIDA, 1995, 26).

La nature institutionnelle et « archontique » de l'archive est intéressante à considérer pour comprendre les romans américains du XX<sup>e</sup> siècle qui mettent en scène la disparition de l'origine, ou l'obsession de celle-ci dans les familles. Ces récits dépeignent fréquemment le destin perturbé de documents attestant des liens de filiation. La disparition de l'archive dans ces fictions sert alors bien souvent à expliquer le règne du non-droit, les abus passés et présents, tout autant que les traumatismes<sup>vi</sup>. Ce thème est lié à « la hantise du passé », qui selon Edouard Glissant, caractériserait « le Roman des Amériques » :

« ce qui “se passe” en fait, c'est qu'il semble qu'il s'agisse de débrouiller une chronologie qui s'est embuée, quand elle n'a pas été oblitérée pour toutes sortes de raisons, en particulier coloniales. Le romancier américain [...] n'est pas du tout à la recherche d'un temps perdu mais se trouve, se débat, dans un temps éperdu. Et de Faulkner à Carpentier, on est en présence de sortes de fragments de durée qui sont engloutis dans des amoncellements ou des vertiges » (GLISSANT, 1981, 435-436).

La construction polyphonique du roman d'André Paradis rend compte de ces « fragments de durée » et de la façon dont les personnages s'efforcent de démêler plusieurs strates temporelles pour donner du sens au présent.

Quand le roman commence, Thibaut a renoncé à chercher l'ancêtre qui est cause de son métissage visible, parce qu'un test de paternité a confirmé qu'il était bien le fils de son père. Mais il croise sur sa route un « vieux curieux » (DHL, 50) qui lui permet de reconstituer le puzzle familial : Adelphe est un Guyanais venu faire des recherches à Paris sur l'auteur d'un manuscrit retrouvé par hasard chez sa mère. Comme Thibaut, il brûle de la passion des archives et veut découvrir qui se cache derrière le pseudonyme d'Hector Menenius, dans les années 1825-1830 à Cayenne. En effet, l'auteur du manuscrit en sa possession a adopté le nom de cet esclave révolutionnaire mort en 1796, et connu pour avoir été soldat et lettré. Le lecteur comprend grâce à un récit enchâssé qui conte la vie d'un esclave marron de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que ce mystérieux scripteur s'appelle en réalité Antoine. Le récit incorporé dans le récit explique l'origine du manuscrit et les circonstances dans lesquelles Antoine a appris à lire et à écrire avec Hector Menenius. La mise en abyme a également une autre fonction narrative : elle nous fait suivre au fil des chapitres la progression de l'écriture du manuscrit retrouvé, conçu comme un journal et un cahier d'écolier (Antoine apprenant peu à peu à écrire). On assiste donc à la naissance de l'archive mais aussi parallèlement à la genèse d'un oubli qui lui est ultérieur et qui est retracé à travers l'histoire familiale de Thibaut, laquelle est reconstituée par l'enquête de multiples personnages – nous y reviendrons. Ce jeu de dédoublement/redoublement entre le roman et le récit enchâssé, entre Hector Menenius et Antoine, ainsi qu'entre Adelphe et Thibaut<sup>vii</sup>, fait surgir le trouble de la temporalité « éperdue », et le spectre de la confusion possible des lignées et des destins. Un tel dispositif narratif reconduit dès lors puissamment ce qui selon Derrida est un questionnement propre à l'archive : « Qu'est-ce qui vient en premier ? ou mieux : Qui vient en premier ? Et en second ? » (DERRIDA, 1995, 62). Bien plus, en superposant la naissance du manuscrit des origines et la genèse d'un secret puis d'un oubli, ce récit dévoile et reproduit en même temps la logique contradictoire du « mal d'archive ».

### **La réécriture du thème ancien de la non-reconnaissance**

Le déni de paternité est un motif littéraire ancien, particulièrement vivace dans le roman feuilleton du XIX<sup>e</sup> siècle. Associé au voyage, à l'aventure, ce *topos* soutient de multiples rebondissements et provoque des émotions fortes. La peur de l'inceste ou l'horreur suscitée par ce crime accompli (du fait de l'absence de reconnaissance de paternité) n'est pas l'un de ses moindres ressorts. Or, aux Amériques comme en Europe, ce sujet intègre la question épineuse de la « race ». Le déni de paternité est alors lié à une situation de métissage (*miscegenation*), et de transgression des frontières de communauté définie par la « race ». Les auteurs dénoncent alors souvent l'inconséquence des hommes, blancs, à l'origine de lignées métisses restées dans l'ombre (*shadow families*) et ferments de destruction. Qu'ils soient en faveur d'une amélioration de la situation des minorités non-blanches, ou qu'ils soient convaincus de la hiérarchie des races et favorables à un *statu quo*, les écrivains pointent généralement à travers le thème de la non reconnaissance, les dangers du métissage et de la bâtardise en général. William Faulkner a particulièrement exploité ce motif, pour tâcher de comprendre et de raconter le Sud, tout en jouant avec les représentations traditionnelles, y compris gothiques, du métis. Ce dernier est dépeint d'après la doxa comme un intrus qui cherche à s'introduire dans la famille blanche ou comme celui qui se retrouve, par une tragique ironie du sort, seul héritier de maisons détruites par la décadence morale des pères blancs. Le mulâtre est alors érigé en symbole vivant du péché des pères (plus rarement des mères) qui ont transgressé les frontières raciales. Les romans du *passing*<sup>viii</sup> attestent cette

hantise du mensonge des affiliations, et l'on comprend la dimension importante que peut revêtir l'archive dans de tels récits.

André Paradis s'inspire de cette littérature, mais en déplace sensiblement les enjeux. La comparaison s'impose en particulier avec William Faulkner que l'écrivain agrégé d'anglais ne méconnaît sans doute pas. La rencontre d'Isaac McCaslin avec les archives de ses ancêtres est effectivement une scène majeure de la littérature américaine (FAULKNER, 1942, 2001). Elle entre fortement en résonance avec le récit d'André Paradis comme nous le verrons. Les deux auteurs s'interrogent sur la transmission ou plus exactement la non transmission, le secret, le non-dit. Pour Jacques Pothier, « les romans de Faulkner sur le passé ne sont pas tant des romans historiques que des romans sur la mémoire et la conscience » (POTHIER, 2003, 77). Effectivement, *Absalon, Absalon!* (FAULKNER, 1936, 2000) et *Descend Moïse* (FAULKNER, 1942, 2001) sont des œuvres qui s'attachent à retrouver les traces du passé, à dévoiler ce qu'il reste de souvenirs conscients. Ces textes tentent néanmoins surtout de cerner la responsabilité des pères vis-à-vis de leurs fils, la responsabilité des fils entre eux, et la responsabilité de ceux-ci vis-à-vis de leurs descendants. *Des Hommes libres* d'André Paradis, presque un siècle plus tard, déplace l'enjeu moral de la réflexion : c'est la reconnaissance des aïeux par leurs descendants qui est principalement mise en cause à travers l'histoire de Thibaut<sup>ix</sup> et à travers l'histoire du destin du manuscrit. Ce fragile manuscrit, balloté entre la perte, l'oubli, avant de devenir l'objet d'une réappropriation difficile, invite symboliquement à s'interroger sur la responsabilité que portent les enfants de Marrons, de Créoles, d'Amérindiens, de Portugais, de Brésiliens et de toutes les communautés en général présentes en Guyane aujourd'hui, vis-à-vis de leurs ancêtres et vis-à-vis des archives du passé. Qui se souvient ? Et comment connaître l'histoire familiale et se reconnaître, sans mémoire et sans document historique ? Telle est la question implicite posée par le roman d'André Paradis.

La non-reconnaissance en jeu dans *Des Hommes libres* n'est donc pas le simple déni de paternité. Le péché incriminé n'est pas celui de l'intempérance et de l'excès décadent des pères, mais le « péché de l'oubli », dirait-on, sorte de faute née d'une honte confuse et liée à une logique d'épargne et de réussite comme le prouve la façon dont a disparu le premier lieu de l'archive de l'histoire familiale de Thibaut. Ce lieu est la maison où a été retrouvé le manuscrit d'Antoine or celle-ci a été vendue par les descendants du propriétaire « émigré[s] je ne sais où » comme le dit Adelphe (DHL, 18). Le « lieu de mémoire » (NORA, 1984) contenant comme une poupée russe cet autre lieu de mémoire qu'est le manuscrit retrouvé, a disparu brutalement du patrimoine de la famille de Thibaut pour une question d'argent. La sexualité et ses débordements ne sont plus en cause dans le mécanisme de non reconnaissance et de non transmission décrits. Thibaut n'est pas un héros du « passing », ni la trace revenante de la luxure ou des adultères passés. Il n'ouvre pas non plus, tel Charles Bon dans *Absalon, Absalon!* « un espace de bisexualité » pour reprendre la formule de Minrose Gwin (Gwin 1990, 64). En réalité le roman d'André Paradis élude toute sexualité, à l'instar de ses personnages<sup>x</sup> : l'archive y est figurée en passion sérieuse qui ne retient de l'idée de sexe que l'acte de naissance - l'accouchement de Consuela sagement consigné par Antoine dans le manuscrit (DHL, 21). La non reconnaissance est détachée des questions de sexualité, elle semble le fruit d'un froid calcul. C'est pourquoi lorsque le lecteur croit qu'il va retrouver le cliché du mulâtre tragique incarnant le péché (sexuel) de ses aïeux, le roman opte pour une autre voie. Thibaut discute de sa situation familiale, de l'insensibilité de son père et déclare à Adelphe : « Je paye pour le péché de mes ancêtres », avant d'ajouter :

« Voyez-vous, il y a forcément parmi eux quelqu'un qui a décidé de renoncer à la réalité. De rompre la continuité si vous voulez. Quelqu'un qui a trahi ce qu'il était. Ce qui me fait dire ça, c'est l'absence totale de tradition de métissage dans ma famille. Quelqu'un a décidé un jour qu'il allait vivre sans racines. Je ne lui reproche rien : il n'a fait que choisir le confort, l'anonymat dans la foule [...]. Mais la facilité est toujours

une erreur qu'il faut payer un jour. Cet ancêtre-là n'a rien fait d'autre que se décharger sur moi de son fardeau » (DHL, 162).

Si l'on peut s'interroger sur ce que signifie l'expression « tradition de métissage », on peut comprendre la logique du réquisitoire formulé par le personnage. Elle ne fait que reprendre l'idée de faute et de malédiction, en transformant le déni de reconnaissance en « crime contre l'identité », ce que suggère l'expression « il a trahi ce qu'il était », trace étrange ici d'une pensée proche des représentations essentialistes. Thibaut affirmait effectivement plus tôt qu'il n'avait « pas de problème d'identité » et se demandait ce que cela changeait qu'il soit d'origine guyanaise ou ouzbèque. Visiblement, il tient un discours contradictoire et la question de l'identité n'est pas résolue dans le roman, en tout cas, elle ne l'est pas pour le personnage principal qui hésite entre essentialisme et relativisme culturel.

Le lecteur a le privilège d'en savoir plus que Thibaut quant à l'origine du secret qui a dégénéré en oubli des origines. Deux scènes corroborent les accusations portées par le jeune homme quant au choix de ses aïeux d'effacer leur origine. Hector, le petit-fils d'Antoine, a su par son père qu'il était d'origine africaine, européenne et amérindienne. Ce dernier lui a enseigné le respect de ses ancêtres en lui expliquant ceci :

« Tout ce que je sais c'est [ma mère] qui me l'a appris avec l'aide de mon père. Ils vivaient dans les bois parce qu'ils avaient fui la sauvagerie. Les civilisés, c'étaient eux. Ce sont les Français qui disent que les Indiens sont des sauvages, ils ne connaissent rien d'autre qu'eux. Les autres, ils en font des esclaves. Ce sont des sauvages. » (DHL 238)

Ce discours professé avec « véhémence » ne semble toutefois pas bien intégré par Hector puisque des années plus tard, quand il visite en famille l'Exposition coloniale de 1892 à Paris, il est incapable d'expliquer à ses enfants cette même leçon face aux Indiens exhibés dans un état lamentable au Jardin d'acclimatation. Son fils Antoine, choqué par ces « Indiens de Guyane [...] venus mourir en France », « prit alors la décision de ne jamais parler à ses enfants, s'il en avait un jour, de leurs ancêtres. Au besoin, il leur inventerait une origine fictive » (DHL 238). La véritable ascendance, falsifiée en pensée, sera véritablement oblitérée lors d'une simple déclaration à l'état civil : le fonctionnaire substitue le nom « Ganbambois » à « Grandanbois » effaçant alors la dernière archive toponymique de l'origine, avec l'assentiment d'Antoine, heureux de dire « Adieu à ce passé trouble » (DHL 247). Il semble ainsi que ce second Antoine soit la source des défaillances de la mémoire familiale. On pourrait reprendre les concepts de Paul Ricoeur (RICOEUR 2000) et considérer que cet Antoine est à la conjonction d'une mémoire empêchée (liée au traumatisme de la vision des Indiens au Jardin d'acclimatation) et d'une mémoire manipulée (par le racisme et le conformisme). Le roman restitue l'histoire de cette rature et montre comment celle-ci a pu être finalement identifiée. Si Thibaut ne pourra que deviner ce qui a poussé l'un de ses ancêtres à renier son origine, il peut savoir quand le nom de sa mère a été modifié : cette trace tangible est retrouvée grâce à un travail d'enquête historique. La découverte semble avoir un effet libérateur pour Thibaut. Dans des *Des Hommes libres*, la reconquête des histoires intimes et la connaissance de l'histoire guyanaise apparaissent dès lors essentiellement comme le résultat d'un travail d'écriture et de lecture.

### **La fascination de l'objet livre et des signes : intertextualité et dépassement du familialisme**

L'écrit occupe une place prépondérante dans le roman d'André Paradis. Si Adelphe se dit peu intéressé par les romans (DHL 15), en revanche, Thibaut est un lecteur passionné et un apprenti écrivain. En outre, dans la vie, il est fonctionnaire, ce qu'il résume à « gratter du

papier » (DHL 27). Comment ne pas penser en lisant ces mots, à son ancêtre Antoine qui s'appliquait à écrire sur un vieux registre inachevé, avec des « bâtons à écrire » (DHL 130) ? La passion de l'écrit traverse les générations en dépit des secrets et de l'oubli : Charles, le père de Thibaut est libraire à Paris, alors même que l'ancêtre de son épouse, Antoine, était imprimeur dans les années 1820 à Cayenne. Des liens émergent ainsi autour de l'objet livre comme pour tisser une filiation malgré les ruptures et les non-dits. Pour autant, ces connexions établies à partir de l'objet-livre n'enferment aucun des personnages dans une identité close et figée, ni un cercle familial restreint. Bien au contraire, les textes semblent à la fois être la clé d'un possible retour à l'origine et un trompe-l'œil qui cache ou exhibe d'autres pistes.

Le principe du texte réécrit ou écrit par-dessus un autre apparaît dès le début du roman à travers l'évocation du manuscrit, véritable palimpseste difficilement lisible (DHL 17). À d'autres moments, c'est le roman lui-même qui dans son ensemble paraît un palimpseste du fait des résonances intertextuelles qu'il éveille chez le lecteur. Par exemple, celui qui a lu Faulkner songe quand il lit l'incipit *Des Hommes libres* à l'entrevue possible de Charles Bon avec son avocat ou son père dans *Absalon, Absalon !*, de même qu'il pense aussi plus loin, à l'évocation des registres, à la nouvelle « L'Ours » de *Descend Moïse*, où est dépeint Isaac McCaslin feuilletant les pages jaunies du document familial, et découvrant ce qu'il savait déjà (le secret du métissage et de l'inceste). L'intertextualité est également activée par la description d'Antoine en Robinson Crusoé qui lit quotidiennement non pas sa Bible, mais *Le Contrat Social* de Rousseau, offert par Hector Menenius, avec à ses côtés Consuela, double féminin de Vendredi. Enfin, le chapitre 8 donne à lire le journal d'Antoine et rappelle les fictions de récits d'esclave (*neo slave narratives*) plus que les récits d'esclaves eux-mêmes : on pense notamment à la façon dont Toni Morrison donne voix à *Beloved* à la fin du roman éponyme. Le personnage s'exprime alors dans une langue imagée et étrange qui semble tenter d'appriivoiser le langage même et le monde, et qui derrière ses accents enfantins, cache une force terrible (MORRISON 1987). L'effet d'une telle transcription est de renforcer la distance temporelle radicale existant entre nous et le passé de l'esclavage. Le récit enchâssé du roman d'André Paradis mise aussi sur cet effet. L'écriture du roman *Des Hommes libres* a ainsi très probablement été nourrie par la lecture d'écrivains tels Faulkner, Morrison et Defoe, qu'André Paradis avoue être l'un de ses écrivains favoris (PARADIS, 2010). Mais ce qui nous intrigue le plus, c'est la référence à un chef d'œuvre controversé de la littérature africaine au cœur du roman : Thibaut lit *Le Devoir de violence* lorsqu'il est contacté par Adelphe pour une nouvelle rencontre (DHL 157). Est-ce un pur hasard que ce soit ce livre qu'il ait entre les mains quand il s'apprête à découvrir les diverses strates des archives de ses origines ? Le roman de Yambo Ouologuem paru en 1968 dépeint la saga de la dynastie des Saïfs et fut récompensé par le Prix Renaudot avant d'être discrédité par des accusations de plagiat. De nombreux lecteurs et critiques ont cependant reconnu dans ce récit un jeu intertextuel créatif plutôt qu'un vol, synonyme de plagiat. Au risque de tomber dans la surinterprétation, il me plaît de voir dans cette référence un hommage conscient ou inconscient à la littérature comme mécanisme d'archive, et comme palimpseste (GENETTE 1992).

Le livre et l'écrit ne sont pas détachés des rencontres dans le roman d'André Paradis, au contraire, ils les accompagnent, comme ils accompagnent et guident la quête des personnages. Adelphe a pu compter sur l'aide d'un ami historien et universitaire (DHL 251) qu'il ne nomme pas mais dont il est fort probable qu'il s'agisse de l'historien guyanais déjà préalablement cité dans le roman : Serge Mam Lam Fouck<sup>xi</sup>. Thibaut le connaît pour avoir lu l'un de ses ouvrages (DHL 158). Adelphe le fréquente en tant qu'ami et échange avec lui sur le manuscrit. Ainsi les livres tissent un réseau de sociabilité et ouvrent la voie à un épanouissement personnel : ce fut le cas pour Antoine à qui Hector Menenius avait offert son

exemplaire du *Contrat social* de Rousseau, c'est aussi le cas de son lointain descendant Thibaut, à qui Adelphe offre le manuscrit qui l'a tant passionné. Le goût de la lecture qu'a développé Thibaut pour être « à l'abri du regard des autres » (DHL 26) ne lui offre pas moins la possibilité de se connaître lui-même et de découvrir et de comprendre le monde et autrui. Dans ce contexte, le voyage en Guyane qu'il entreprend à la fin du livre présage d'une réflexion enrichie sur lui-même et sur le monde, contre les pièges de l'enfermement identitaire et les mythes du familialisme.

## Conclusion

Notre société, caractérisée par le présentisme (HARTOG 2003) et l'obsession du devoir de mémoire (NORA 2011) n'échappe pas au mal d'archive transhistorique que décrit Derrida, et le récit d'André Paradis en témoigne, à sa façon. Néanmoins, il peut être utile de préciser qu'« être *en mal d'archive* », ce n'est ni forcément ni seulement éprouver une souffrance, mais plutôt

« brûler d'une passion. C'est n'avoir de cesse, interminablement, de chercher l'archive là où elle se dérobe [...] C'est se porter vers elle d'un désir compulsif, répétitif et nostalgique, un désir irréprouvable de retour à l'origine, un mal du pays, une nostalgie du retour au lieu le plus archaïque du commencement absolu » (DERRIDA 1995, 142).

Les héros masculins *Des Hommes libres* sont emblématiques de cette passion : malgré elle ou à travers elle, ils parviennent à mettre à distance la question de l'identité et de sa définition par le seul familialisme, ferment des autoritarismes et des nationalismes les plus obtus. Si la non transmission et le legs impossible sont un sujet traumatique aux Amériques, André Paradis s'emploie dans ce roman à le réécrire en déployant une fiction complexe qui répudie le gothique et le grotesque et qui privilégie l'image du palimpseste. Cette vision de l'écriture, loin de céder au fétichisme de l'écrit, rappelle simplement que l'émancipation passe aussi par cette trace-là, qui ne saurait se substituer à la parole vive. Bien plus, la centralité du livre et de l'écrit dans cette fiction où les liens familiaux ont été coupés, rend palpable le paradoxe de l'archive, comme présence-absence, et reconstitution sans cesse menacée de destruction. Une telle mise en scène narrative ne peut que souligner les limites de l'archive, qui ne dit et ne révèle finalement rien sans interprétation, et encore moins sans lecteur. L'un des défis qu'a sans doute à relever la Guyane dès aujourd'hui est de fortifier précisément ce public de lecteurs, ce que l'écrivain André Paradis semble avoir bien compris.

**ABSTRACT:** This article illustrates how *Les Hommes Libres* by André Paradis can be seen as a contemporary rewriting of the tortured history of the family in the Americas. It demonstrates how this polyphonic novel incites one to reflect upon the idea of records and archives as well as the problem of unrecognized family ties. By following the intertextual meanderings of this investigative narrative between France and French Guiana, we analyze the palimpsest at the core of this fiction and thereby stimulate thought concerning identity, transmission and writing issues.

**Key-words:** American literature; intertextuality; archive and records; memory; slavery.

## Corpus littéraire

FAULKNER William. *Absalon, Absalon !* [*Absalom, Absalom !* 1936]. Trad. de l'anglais par R.-N. Raimbault avec la collaboration de Ch.-P. Vorce, traduction revue par F. Pitavy [1995]. Paris: Gallimard, 2000, 425 p.

*Descend Moïse* [*Go Down Moses* 1942]. Trad. de l'anglais par R.-N. Raimbault [1955]. Paris: Gallimard, 2001, 318 p.

JONES, Gayl. *Corregidora*. [1975]. Boston : Beacon Press, 1992, 185 p.

MORRISON, Toni. *Beloved* [1987]. New York : Penguin Book, 1998, 275 p.

PARADIS, André. *Des Hommes libres*. Matoury : Ibis Rouge, 2005, 261 p.

### **Bibliographie critique**

DAVIN, Anna. « Imperialism and Motherhood ». In : COOPER, Frederick et STOLER, Ann Laura (dir.). *Tensions of empire: colonial cultures in a bourgeois world*. Berkeley : University of California press, 1997, p. 87-151.

DERRIDA, Jacques. *Mal d'archive*, Paris, Galilée, 1995, 155 p.

DORLIN, Elsa. *La matrice de la race, généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*. Paris : Éditions La Découverte, 2006, 307 p.

FOUCAULT, Michel. *Histoire de la sexualité*, vol. 1, *La volonté de savoir*. Paris: Gallimard, 1976, 211 p.

GENETTE, Gérard. *Palimpsestes. La littérature au second degré*. Paris : Edition du Seuil, 1992, 573 p.

GILROY, Paul. *The Black Atlantic: Modernity and Double Consciousness*. London ; New York : Verso, 1993.

GLISSANT, Édouard. *Le discours antillais*. Paris : Editions du Seuil, 1981, 503 p.

GWIN, Minrose. *The Feminine and Faulkner, Reading (Beyond) Sexual Difference*. Knoxville (Tenn.): University of Tennessee Press, 1990, 189 p.

HARPIN, Tina. *Inceste, Race et Histoire : fictions et contre-fictions de pouvoir dans les romans états-uniens et sud-africains des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles*. Thèse de littérature comparée, Université Paris 13, Villetaneuse, 2013, 809 p. ; « L'horreur au cœur de l'autorité des mères : l'inceste dans *Corregidora* de Gayl Jones ». In : MACHET Laurence, RAVEZ Stéphanie et SARDIN Pascale (dir.). *Les Mères et l'Autorité. Mythes et réalités*. Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2013 b, p.321-344.

HARTOG François. *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Edition Le Seuil, 2003, 257 p.

MAM LAM FOUCK, Serge. *Histoire générale de la Guyane française*. Matoury : Ibis Rouge, 2002, 222 p. ; *Comprendre la Guyane d'aujourd'hui*, (dir.), avec la collaboration de Monique Blérald, André Calmont, Marie-Françoise Cruzier... [et al.], Matoury : Ibis Rouge, 2007, 706 p.

MILLER Christopher L. *The French Atlantic Triangle: Literature and Culture of the Slave Trade*. Durham : Duke University Press, 2008, 571 p.

NAIPAUL, V. S. V. S. Naipaul. *The Middle Passage. Impressions of Five Societies, British, French and Dutch, in the West Indies and South America*. London : A. Deutsch, 1962, 232 p.

NORA, Pierre (dir.), *Les Lieux de mémoire. I. La République*, Gallimard, Paris, 1984, 674 p. ; « L'histoire doit connaître et faire connaître ». *Libération*. 5 avril 2011. En ligne sur le site de Libération < [http://www.liberation.fr/tribune/2011/04/05/l-historien-doit-connaître-et-faire-connaître\\_726792](http://www.liberation.fr/tribune/2011/04/05/l-historien-doit-connaître-et-faire-connaître_726792) >



PARADIS, André. « 5 Questions pour Île en île ». Entretien réalisé par Thomas C. Spear et retranscrit en notes par Ségolène Lavaud. Rémire-Montjoly (Guyane, 2010). 35 minutes. *Île en île*, consultable en ligne sur <http://ile-en-ile.org/andre-paradis-5-questions-pour-ile-en-ile/>.

RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, [1983-185]. Paris : Editions du Seuil, 2000, 689 p.

WELTER, Barbara. « The Cult of True Womanhood 1820-1860 ». *American Quarterly*, vol. 18 (summer 1966) p. 151-74.

---

<sup>i</sup> Le maternalisme du culte voué à la « vraie femme » (*True Woman*) aux Etats-Unis avant la guerre de Sécession (WELTER, 1966) ou celui prôné au sein de l'empire colonial (DAVIN, 1997) sont de bons exemples de cette mainmise sur la famille. Celle-ci correspond par ailleurs au mouvement général de transformation des pratiques de pouvoir en techniques du « biopolitique » (FOUCAULT, 1976).

<sup>ii</sup> « Passage du milieu » est la traduction de l'anglais « middle passage », expression d'abord utilisée par les Européens et plus précisément par les abolitionnistes anglais de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle selon Christophe L. Miller (MILLER, 2008, 49). Ils désignaient ainsi la deuxième étape du voyage dans le commerce triangulaire : la traversée de l'Atlantique. Au XX<sup>e</sup> siècle, l'expression sert moins à décrire le périple maritime que l'expérience et l'épisode traumatiques de la déportation des esclaves vers les Amériques (GLISSANT 1981, GILROY 1993, et NAIPAUL 1962).

<sup>iii</sup> Cité sous la forme abrégée *DHL* dans les analyses qui suivent.

<sup>iv</sup> Habitant de la « métropole », nom donné pendant la colonisation au centre de l'empire, et qui sert encore à désigner aujourd'hui la France hexagonale.

<sup>v</sup> Voir sur ce point notre travail de thèse qui porte sur les représentations de l'inceste (HARPIN, 2013).

<sup>vi</sup> Le roman *Corregidora* de l'Africaine américaine Gayl Jones est exemplaire de ces problématiques : au lendemain de l'abolition de l'esclavage au Brésil, un planteur tyrannique brûle tous ses registres, annihilant les preuves de ses méfaits et de notamment l'inceste commis sur plusieurs générations d'esclaves. Les descendantes décident de n'enfanter que des filles à la peau claire pour témoigner à travers leur corps même du mal perpétré et effacé de l'histoire des maîtres. Sur ce point, voir HARPIN, 2013 b.

<sup>vii</sup> Le nom même d'Adelphe est un indice de cette fausse gemellité puisqu'étymologiquement, ce prénom vient du mot grec signifiant « fraternel ».

<sup>viii</sup> Ce mot anglais désigne un phénomène de société avéré dans toutes les sociétés fortement racialisées, à savoir le fait pour les non-Blancs les plus clairs de peau de passer pour Blancs et donc de passer dans la communauté dominante pour éviter de subir au quotidien des discriminations.

<sup>ix</sup> Il est à noter que la problématique n'est pas nouvelle dans les discours qui entourent la figure du « métis », si souvent et si longtemps caricaturé comme celui qui répudiait ses origines noires, et en particulier sa mère noire. Le roman d'André Paradis reprend et modifie légèrement ce scénario : la non reconnaissance dont souffre Thibaut est liée à la non transmission de la mémoire familiale par ses ancêtres. L'arrière-petit-fils d'Antoine éprouve de la honte non pas tant vis-à-vis de l'ancêtre mais bien vis-à-vis de l'aïeule, d'origine amérindienne, perpétuant ainsi la représentation du métis honteux de sa mère, de son origine, de sa naissance.

<sup>x</sup> Thibaut laisse partir la jeune femme qui l'accompagne quand il rencontre Adelphe, plus intéressé par le savoir de ce vieux monsieur que par les charmes de sa collègue (DHL 47). Adelphe est un célibataire endurci. Il explique à Thibaut : « J'ai eu deux ou trois femmes, finalement c'est assez décevant. On est mieux seul. » (DHL 166). Les parents de Thibaut semblent désincarnés et privés de toute sexualité. Enfin, Antoine est d'une timidité malade face aux femmes et renie d'abord son désir face à Consuela.

<sup>xi</sup> Professeur émérite à l'Université de Guyane, Serge Mam Lam Fouck est une référence incontournable sur l'histoire guyanaise et une importante figure d'intellectuel public. Inlassable chercheur, auteur d'une quinzaine d'ouvrages, il poursuit actuellement son travail d'encadrement de thèses ainsi que ses propres travaux de recherche.